

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 15, numéro 4, mars 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302164ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302164ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1962). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(4), 611-616.
<https://doi.org/10.7202/302164ar>

BIBLIOGRAPHIE *

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal
(1639-1663)

accompagnée de notes critiques et historiques

DEUXIÈME PARTIE

Bio-Bibliographie des Associés de Montréal
(suite)

— 1643 —

42. — Boullongne (Philippe ou Philippine-Gertrude de) 1603-1667. Sœur aînée de Madame Louis d'Ailleboust de Coulonge qu'elle accompagna au Canada, en 1643. Devint religieuse ursuline, à Québec, en 1648, sous le nom de Mère Philippe-Gertrude de Boullongne dite de Saint-Dominique.

A. — NOTES BIOGRAPHIQUES

La date exacte de l'arrivée au Canada de Louis d'Ailleboust de Coulonge, de sa femme et de la sœur de celle-ci, Philippine de Boullongne, nous est donnée par la *Relation* de l'année 1643 (éd. de Québec, 1858, tome II: 6), soit le dimanche, 15 août 1643, « à l'heure où l'on allait célébrer la messe », a-t-on même précisé. Nous apprenons aussi que ces colons distingués, avant leur départ de France, suivirent le conseil du Père Charles Lalemant, procureur à Paris des Missions des Jésuites dans la Nouvelle-France, et entrèrent dans la Société de Notre-Dame de Montréal.

* Voir notre *Revue*, V: 139-147, 296-307, 445-460, 603-616; VI: 146-150, 297-306, 458-463, 595-605; VII: 457-461, 586-592; VIII: 292-306, 449-455, 591-606; IX: 141-149, 306-309, 458-462, 594-602; X: 295-302; XI: 137-142, 298-304, 449-457, 608-614; XII: 144-147, 294-302, 443-453; XIII: 137-149, 298-305, 450-460, 594-602; XIV: 142-149, 302-311, 626-635; XV: 141-154, 466-472.

Philippine, ou comme la nomme le « Vieux Récit » des Ursulines de Québec (voir *Les Ursulines de Québec*, 1878, I: 94), Philippe-Gertrude de Boullongne était la fille aînée de Florentin et de « Damoiselle » Eustache Quéan ou Quen (*ibid.*, 308). Elle naissait en 1603 à Ravières, comté de Tonnerre, dans la province de Champagne. Elle eut deux sœurs dont nous ne connaissons rien de l'enfance et de la jeunesse; pas plus, du reste, que nous ne possédons de détails sur celles de leur aînée. La cadette de la famille, nous ignorons son prénom, entra plus tard dans un monastère de Bénédictines, en France. Marie-Barbe, qui comptait quinze années de moins que Philippine, épousait à Paris, en 1638, Louis d'Ailleboust de Coulonge, « un ami d'enfance », croit-on (Voir *Feuilles volantes et Pages d'histoire* par Ernest Gagnon, Québec, 1910).

Il est évident qu'à cette date, Philippine de Boullongne, qui comptait 35 ans, n'avait jamais quitté le foyer de ses parents. Elle vivait heureuse auprès de sa mère, veuve depuis plusieurs années. Elle ne songeait nullement comme ses sœurs à suivre une vocation spéciale. On la disait d'un caractère « calme, posé », en contraste parfait avec celui de Marie-Barbe, d'une « pétillante vivacité ». En 1641 elle apprend les incidents dramatiques par lesquels passait le ménage si paisible jusqu'alors de sa sœur Barbe. Les projets de son beau-frère, Louis d'Ailleboust, qui désirait s'installer avec sa femme dans le lointain Canada afin d'y travailler à la conversion des sauvages, ne pouvaient qu'impressionner son âme fervente. Elle comprenait cependant, elle plaignait sa sœur de faible santé et surtout affligée d'une maladie incurable qui lui interdisait toute existence missionnaire dans un pays semé de périls. On devine alors quel choc causa à Philippine la nouvelle que sa sœur avait été soudainement guérie, à l'église Notre-Dame de Paris, après avoir fait la promesse de suivre son mari en Nouvelle-France si Dieu lui rendait la santé. A son saisissement succéda une perplexité spirituelle obsédante. La vocation canadienne de sa sœur, si agréable à Dieu qu'il la favorisait d'une sorte de miracle, ne pouvait-elle être aussi la sienne ? Quel admirable but elle donnerait à sa vie: faire connaître et aimer Dieu dans ces pays d'infidèles. Et c'est ainsi que,

répondant à l'appel intérieur qui se faisait chaque jour plus pressant, Philippine partit un matin de Ravières, se rendit à Paris auprès de sa sœur et se prépara à l'accompagner sur les plages lointaines de la Nouvelle-France. En septembre 1643, elle débarquait enfin à Ville-Marie, aux côtés de sa sœur et de son beau-frère. Elle faisait connaissance avec Jeanne Mance, Madame de La Peltrie et sa dame de compagnie, Charlotte Barré. Ces dernières étaient accourues sur la grève avec les quelques colons-fondateurs du poste récent. Tous accueillirent avec une satisfaction joyeuse ces distinguées recrues venues avec quarante nouveaux colons. Bientôt Philippine se sentit acclimatée et s'adonna avec sa ferveur coutumière à une vie de bonnes œuvres, de prières et de pieuses excursions à la Croix de la montagne. Cette croix s'y élevait depuis quelques mois pour accomplir un vœu de M. de Maisonneuve qui avait ainsi sauvé Ville-Marie des périls d'une inondation. Puis, elle s'était mise avec sa sœur à l'étude des langues sauvages (l'algonquin et le huron) sous la direction du savant jésuite, le Père Druillettes. Ces Françaises du dix-septième siècle faisaient preuve ainsi de quel courage intellectuel ! « Je vous avoue, écrivait Mère de l'Incarnation à Québec, — elle fut l'élève du dévoué et infatigable Père Le Jeune — qu'il y a bien des épines à apprendre un langage si contraire au nôtre, et pourtant on se rit de moi quand je dis qu'il y a de la peine : car on me représente que si la peine était si grande, je n'y aurais pas tant de facilité. Mais croyez-moi le désir de parler fait beaucoup ; je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue, pour dire à mes chers néophytes ce qu'il sent de l'amour de Dieu et de Jésus notre bon Maître. » (*Lettres de Mère Marie de l'Incarnation*, cité dans *les Ursulines de Québec*, 1878, I: 29).

Un trait charmant nous est rapporté concernant la première phase de la vie canadienne de Philippine, dans la *Relation* de l'année 1648. C'est le supérieur de Québec, le Père Jérôme Lalemant qui tient la plume. Le Père nous raconte un combat sanglant entre Hurons et Iroquois, à l'été de 1648, non loin du Fort des Trois-Rivières et où l'on compta plusieurs fuyards. « On nous a rescrit de Montreal, remarque-t-il, que l'un de ces fuyards ayant couru jusques-là, et traversé la rivière, s'estoit

allé rendre aux François ; il entra jusques dans la cour de l'hospital, sans rencontrer autre personne que Mademoiselle de Boulogne [sic], sœur de Mademoiselle d'Ailleboust, à laquelle il tendit les bras : ceux qui sçavent que l'honnesteté et la pudeur de cette bonne Damoiselle luy donne une crainte épouvantable de ces barbares, disoient par un respect qu'ils portent à sa douceur et à sa vertu qu'elle avoit pris un Hiroquois, et qu'elle faisoit plus d'expédition par ses prieres et par son chapelet qu'elle recitoit pour lors, que les soldats par les espées et par leurs mousquets. » Le grave et judicieux Père Lalemant nous offre rarement de pareils petits tableaux de piété souriante.

L'automne de 1648 amena des changements importants dans la vie de Philippine de Boullongne. Ses cinq années de séjour à Ville-Marie touchaient à leur fin. Son beau-frère revint de France, cette année-là, avec le titre de gouverneur de la Nouvelle-France pour une période de trois ans. Il succédait à M. de Montmagny qui avait rempli ce poste durant les sept dernières années. Monsieur et Madame d'Ailleboust s'installèrent bientôt au Fort Saint-Louis, à Québec, et Philippine de Boullongne les y suivit. Pour bien peu de temps cependant. « Mademoiselle de Boullongne n'eut pas plus tôt lié connaissance avec nos mères [les Ursulines de Québec], raconte le « Vieux Récit » de l'Ordre, qu'elle désira se joindre à elles. Peut-être même en avait-elle déjà communiqué avec Madame de La Peltrie. *Comme, dès son arrivée au Canada, [c'est nous qui soulignons] elle s'était appliquée ainsi que sa sœur à l'étude des langues sauvages,* afin de pouvoir instruire les pauvres infidèles, elle se trouvait toute prête à exercer les fonctions d'Ursuline. Entrée au noviciat le 2 décembre 1648, elle fit ses vœux le 9 décembre 1650, à la veille du premier incendie de notre Monastère. »

Ajoutons encore ceci : « La Mère Saint-Dominique [c'est le nom de religion de Philippine de Boullongne] fut la seconde professe de notre monastère. [Elle eut] le bonheur d'être formée à la vie religieuse par notre Vén. Mère Marie de l'Incarnation [...] » Philippine de Boullongne comptait 45 ans lorsqu'elle se décida à entrer religieuse. Le « Vieux Récit » des Ursulines parle

de son « humeur douce et accommodante » et déclare que « c'était une âme fort intérieure, et unie à Dieu, charitable, exacte et régulière » (*Ibid.*, I: 308-309). Les Ursulines habitaient alors à Québec une petite maison sur le quai. « Notre logement était si petit, disent-elles, qu'en une chambre de seize pieds carrés étaient notre chœur, notre parloir, nos cellules et notre réfectoire; et, dans une autre petite salle, était la classe pour les françaises et les filles sauvages. Pour la chapelle, la sacristie extérieure et la cuisine, nous fîmes faire une galerie en forme d'appentis. » (*Ibid.*, I: 27-28). Et cependant ce misérable couvent était qualifié en souriant par ces femmes courageuses « notre Louvre ». Elles y vécurent trois ans (1639-1642) « plus heureuses qu'elles ne l'eussent été sous les lambris dorés des palais des rois ».

Le 21 novembre 1642, fête de la Présentation de la Sainte-Vierge, les six Ursulines qui habitaient alors à la basse-ville, « prenaient possession de leur premier monastère », non encore terminé cependant. Il s'élevait à la haute-ville et les Ursulines, dans leurs récits de 1878, nous déclarent que « les fondations étaient encore à cette dernière date, les mêmes qu'en l'année 1642 ». C'est dans ce premier monastère de l'Institut que Philippine de Boullongne consacrait son existence à Dieu et se dévouait bientôt à l'instruction de petites Algonquines et Huronnes. Quelle extraordinaire vocation tout de même que celle de Philippine ! Ses prières, ses bonnes œuvres, de longs et périlleux voyages, un séjour à Ville-Marie où l'on vivait tragiquement, sous la menace d'ennemis redoutables; toute cette vie aventureuse et héroïque s'écoulait avant que ne se manifestât le bon vouloir de Dieu envers elle: son entrée au cloître. Elle y vécut près de vingt ans. Deux ans avant sa mort, « elle a porté, rapporte-t-on d'elle, de grandes infirmités avec beaucoup de douceur, sans jamais se relâcher de l'observance ni de la mortification, donnant des preuves évidentes de sa grande vertu. Elle était dans la 65^e année de son âge [...] » quand elle mourut.

Mère Philippe-Gertrude de Boullongne, dite de Saint-Dominique, cette 42^e associée de Montréal, ne dut jamais oublier son titre de membre de la Société de Notre-Dame de Montréal. Elle

se souvint devant Dieu de l'héroïque petite cité de Ville-Marie. Elle avait promis un jour de la secourir, non par ses dons en argent, non par une influence sociale qu'elle aurait mise à son service, mais par de pieuses supplications, afin que Dieu exauçant les vœux saintes des fondateurs, affermissent l'existence et le progrès de la petite colonie de Montréal.

Nous sommes heureuse d'avoir pu évoquer aujourd'hui cette figure de mystique dont le temps effaçait lentement les traits remplis de sérénité, de bonté et d'amour pour notre pays.

B. — ÉCRITS PERSONNELS

Nous n'en connaissons aucun.

C. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous avons cité, au cours de cette dernière esquisse, les *Relations des Jésuites* (années 1643 et 1648) ; les *Véritables Motifs* ; l'*Histoire du Montréal* de Dollier de Casson ; les *Lettres de Mère Marie de l'Incarnation*. Pour les modernes, nous avons consulté M. Faillon dans son *Histoire de la Colonie française au Canada* ; Ernest Gagnon et son excellent ouvrage *Feuilles volantes et Pages d'histoire* (Québec, 1910) ; et enfin et tout particulièrement l'ouvrage que nous allons décrire.

255. — *Les Ursulines de Québec* depuis leur établissement jusqu'à nos jours. A.M.D.G.-J.M.J.A. Québec, Atelier typographique de C. Darveau, 82 et 84, rue de la Montagne, 1878. 3 vol. 21 x 13,5 cm.

Les Rappels d'ouvrages sont les mêmes que ceux indiqués dans la notice biographique de Louis d'Ailleboust de Coulonges (No 40).

(à suivre)

MARIE-CLAIRE DAVELUY